

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 4 FÉVRIER 1888

## SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Lédieu.—Le Dr Azarie Brodeur.—Prix de l'hon. sénateur J. B. Rolland, influence pernicieuse du tabac sur l'avenir des races, par Samuel Martel.—Le signal.—Poésie : Douleur berceuse, par François Coppée.—La superstition des sauvages.—La valise de François.—Ne contredisez pas.—Les premiers soins.—Choses et autres.—Récréations de la famille.—Feuilleton : Pauline.

GRAVURES : Portrait du Dr Azarie Brodeur.—Egarée dans les rues de Londres.—Gravure du feuilleton.

## Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois primes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

## NOS PRIMES

## QUARANTE-SIXIÈME TIRAGE

Le quarante-sixième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros de janvier), aura lieu SAMEDI, le 4 février à huit heures du soir, dans la salle de l'UNION ST-JOSEPH, coin des rues Sainte-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre.

## LES CONCOURS DU MONDE ILLUSTRÉ

Voici la liste des concours pour les trois mois prochains :

Prix de l'hon. H. MERCIER, concours du mois de février. Sujet :

*La femme Canadienne.*

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 5 février.

Prix de M. L. O. DAVID, M.P.P., concours du mois de mars. Sujet :

*Biographie ou portrait de sir A. A. Dorion.*

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 5 mars.

Prix de M. O. M. AUGÉ, avocat, concours du mois d'avril. Sujet :

*Le chevalier d'Iberville.*

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 5 avril.

La plupart des hommes médiocres sont au service de l'événement et n'ont pas la force de penser plus haut.—Mme DE STAEL.

Les œuvres de la nature sont toujours comme une parole de Dieu froidement exprimée.—GÆTHE.

Si l'on consacrait à sa santé le temps que l'on met à s'occuper sans compétence de celle des autres, il y aurait double bénéfice.—Dr S. LA-CHAPELLE.



**A**'AUTRE jour—c'était un soir—je me trouvais dans une maison amie, où il y avait réunion, et, invariablement, chaque nouvel arrivant nous attaquait en nous parlant du temps :

—Quel vent ! quelle neige !

—La nuit sera rude.

—Nous allons avoir une jolie tempête, etc.

Chacun avait son mot, et il est de fait que tous avaient raison, car les rafales se succédaient, le vent soufflait avec rage, le froid était excessif, le thermomètre baissait d'une manière inquiétante, et les médecins se frottaient les mains d'avance en songeant au nombre de bronchites, de pleurésies, etc., qu'ils auraient à soigner le lendemain.

On parlait donc beaucoup du temps, et une charmante jeune fille, agacée sans doute par la similitude des réflexions qu'elle entendait à ce sujet, dit enfin :

—Quand on parle du temps qu'il fait, c'est qu'on ne sait plus quoi dire.

\*.\* Cette interruption jeta un froid—c'était de saison—et, quoiqu'il ne soufflant pas un traître mot, ma sotte timidité m'en empêchant, je répondis tacitement à peu près en ces termes :

—Vous êtes bien sévère, mademoiselle, car m'est avis que la question de température prime chez nous, comme dans bien d'autres pays : je ne dis pas tous, car les contrées baignées de soleil sont exemptes des préoccupations climatérologiques, grâce à leur ciel toujours bleu.

Le paysan, à son réveil, interroge chaque jour l'horizon pour savoir ce qu'il doit faire ou ne pas faire pendant la journée.

Le marchand, en se rendant à son magasin, suppose le chiffre des recettes qu'il va encaisser d'après l'état des rues et du ciel.

L'ouvrier, en entendant le vent hurler le soir, regarde d'un œil triste ses enfants en se disant que demain le travail sera dur, si toutefois il doit travailler, car parfois il est occupé au dehors.

Que le temps soit trop chaud ou trop froid, il en résulte forcément une diminution d'affaires, partant une diminution dans le budget de nombre de familles.

Et surtout en hiver, la grande question du chauffage est si importante, que toutes les bonnes ménagères ne voient pas sans effroi une chaudière de combustible de plus s'engouffrer dans la fournaise pour s'en aller en fumée.

Tout changement de température amène aussi son cortège de maladies et c'est alors qu'il faut songer à payer le médecin et le pharmacien, aux dépens du boulanger qui menace déjà d'arrêter le crédit.

C'est surtout chez les humbles que l'on constate les effets de cette question qui, je le répète, a la plus grande influence sur leur existence.

Et tenez, il y a huit jours à peine, une tempête terrible est passée sur notre continent et on ne connaît jamais peut-être le nombre des victimes ni le chiffre des pertes.

Chaque jour nous n'entendons parler que d'accidents dus au froid.

Ecoutez, voici le tocsin qui nous annonce qu'un incendie vient d'éclater ; deux, trois alarmes, c'est un sinistre, tous les pompiers sont sur pied ; il fait un temps épouvantable, l'eau, malgré une pression énorme, gèle dans les boyeaux, et demain nous constaterons dans le compte-rendu des journaux que cinq ou dix hommes de la brigade du feu sont incapables de travailler pendant un mois ou deux.

Mais vous frissonnez, mademoiselle, c'est un courant d'air qui provient de cette porte mal fermée, c'est le froid qui vient vous dire que j'ai malheureusement plus raison que je ne pensais.

Je pourrais vous citer cent exemples de plus, mais vous êtes convaincue, car vous avez failli vous enrhumier.

\*.\* Et puis, cette éternelle question de la pluie et du beau temps n'est elle pas une source intarissable à laquelle puisent sans cesse les poètes.

C'est un jour de faim et de mauvais temps qui nous a valu une charmante petite pièce de poésie de Pierre Dupont.

Le poète était pauvre, très pauvre ; un jour, qu'il faisait un temps affreux et que l'estomac et la bourse de l'auteur des *Bœufs* sonnaient le vide, il se rendit chez Victor Hugo ; le grand écrivain, très occupé, sans doute, ou soupçonnant à cette visite un mobile intéressé—il était très avare, comme vous le savez—fit dire qu'il était absent.

Pierre Dupont, tout crotté, frissonnant de fièvre, s'en revenait désespéré, quand il rencontra un de ses amis qui le mena dans un restaurant voisin, puis l'appétit satisfait, le questionna.

—Je viens de chez Victor Hugo, dit-il, mais on ne m'a pas reçu et, tout en marchant dans la neige boueuse, j'ai fait quelques vers que voici :

Si tu voyais une hirondelle  
Venir au milieu de l'hiver  
Battant la vitre de son aile,  
Demander place à ton foyer ;

Si tu voyais une anémone,  
Languissante et près de périr  
Te demander comme une aumône  
Une goutte d'eau pour fleurir ;

L'hirondelle aurait sa retraite,  
L'anémone sa goutte d'eau ;  
Que ne suis-je, pauvre poète,  
Ou l'humble fleur ou l'humble oiseau !

Quelle tristesse dans ces lignes et quelle navrante tristesse que ces douze vers, qui valent plus que tout le bagage littéraire de nombre d'écrivains.

\*.\* LE MONDE ILLUSTRÉ publie aujourd'hui l'article couronné du concours pour le prix offert par l'honorable sénateur J. B. Rolland.

Le sujet a été traité d'une manière remarquable, comme nos lecteurs pourront s'en convaincre ; malgré l'aridité du thème, et surtout la difficulté de la seconde partie, l'auteur, M. Samuel Martel, a tracé en quelques colonnes toutes les grandes lignes de cette question. L'une des plus discutées de notre siècle, et a écrit en très bon style d'excellentes choses.

Je dois vous le dire franchement, je ne m'attendais pas à un succès aussi marqué, et il est fâcheux qu'il n'y ait qu'une couronne à donner, car les juges m'ont dit que plusieurs des essais envoyés étaient fort bien faits et prouvaient des études sérieuses.

Vous me demandez peut-être qui est M. Samuel Martel, et vous me voyez très embarrassé pour vous répondre, pour la bonne raison que je l'ignore moi-même.

Le manuscrit est signé J. M. Spes et, l'enveloppe décachetée après la décision, ne contient qu'une carte portant le nom du signataire de l'article, et c'est pourquoi je le prie de vouloir bien nous donner son adresse pour lui envoyer le chèque qui lui appartient, à moins qu'il ne veuille bien nous rendre visite lui-même.

Nos félicitations à M. Martel.

\*.\* Ainsi qu'on le fait chaque année, à l'approche du printemps, on commence à parler de guerre probable pouvant éclater sitôt que les sillons commencent à verdoyer, car, selon l'usage, les empereurs pensent toujours plus à faire moisson d'hommes que de recueillir des épis.

Cette guerre, c'est la Russie et l'Autriche, l'ours du Nord et l'aigle à deux têtes qui se regardent comme des chiens de faïence et se montrent les dents.

Dans la coulisse se tiennent l'Angleterre et l'Allemagne, celle-ci prête à sauter à la gorge de l'un ou de l'autre des combattants, celle-là disposée à profiter des dépouilles du vaincu, mais sans verser une goutte de son sang.

Et les deux peuples attendent qu'un homme d'état, imbecile ou coupable, donne le signal de l'égorgeage.

Et les épis ne muriront pas, foulés qu'ils seront sous les pieds des chevaux des cosaques et des cuirassiers.

LÉON LÉDIEU.